

L'alcoolisme est présent au XIXe siècle chez beaucoup de romanciers, et encore plus chez les naturalistes. Il y a Zola, avec son *Assommoir* qui a fait tant parler, mais bien d'autres, moins célèbres. L'alcoolisme gangrène le monde ouvrier, mais aussi d'autres milieux : les paysans, les gens du monde, les militaires, et bien entendu les marins. La littérature de la fin du siècle nous conduit de l'alcoolisme charmant de *Minnie Brandon* de Léon Hennique à celui des paysans normands de Maupassant ou pire encore, à l'ivrognerie sordide du marin pêcheur qui commet un crime d'une rare sauvagerie (*L'Ivrogne*, paru dans *Le Gaulois* du 20 avril 1884).

Loti évoque à son tour les ravages de l'alcool, tout particulièrement dans *Mon frère Yves*. Et les premières pages du roman dressent un portrait accablant du retour des navires. On voit que l'ivrognerie atteint les femmes tout autant que les hommes. Cependant, jamais Loti ne tombe dans la caricature du marin breton alcoolique. Il rend même justice à la Bretagne et à ses enfants, où, contrairement à une idée répandue, on boit beaucoup moins que dans d'autres régions françaises, du moins au XIXe siècle. La dégénérescence physique dont il craint qu'elle n'atteigne les marins, il l'attribue « à ce fléau si avilissant de l'alcoolisme qui nous est arrivé du Nord brumeux, et qui a déjà trop touché nos côtes bretonnes ».

L'observation de Pierre Loti est assez juste : pendant longtemps, le paysan breton ne boit que ce qu'il produit, à savoir majoritairement du cidre. Des travaux récents ont démontré, à partir de données provenant de l'administration fiscale, que l'usage des alcools forts n'apparaît en Bretagne qu'à partir des années 1850, et que la cause première en est l'industrialisation de la production, avec une baisse relative du prix de l'alcool, tandis que le vin ne cesse d'augmenter. On apprend avec étonnement, qu'en 1900 la consommation d'alcool en Bretagne est sensiblement inférieure à la moyenne française, et que des quatre départements bretons, c'est le Finistère qui est le plus sobre, avec 9,9 l d'alcool pur par habitant, contre 18,6 au niveau national. L'ivresse est souvent passagère chez le paysan, à l'image de celle du marin d'État. Bruyante, cause de désordres divers, elle n'entraîne pas pour autant l'addiction.

C'est à la grande pêche que l'on trouve les véritables alcooliques, initiés à l'eau de vie dès leurs premiers embarquements comme mousses, entre douze et quatorze ans. Les conditions de travail étaient si dures que la consommation d'eau-de-vie, fournie en abondance par l'armateur, le plus souvent un épouvantable tord-boyaux, était presque obligatoire. Il fallait, disaient les vieux Terre-Neuvas, boire assez pour ne plus sentir la douleur, tout en restant capable d'accomplir sa tâche. L'eau-de-vie faisait partie de l'apprentissage du métier. En réalité, le boujaron remplace une nourriture insuffisante et mal équilibrée, et rend tolérable une hygiène inexistante et l'absence de soins médicaux, au bénéfice des armateurs. Tout a été dit et écrit sur les méfaits de l'alcool en Islande et sur les bancs de Terre-Neuve. Lorsqu'ils arrivent au service, en tant qu'inscrits maritimes, les jeunes pêcheurs sont déjà des alcooliques chroniques. Pour quelques-uns, le temps passé sous l'uniforme sera une période de sevrage salutaire.

Pierre Loti a glorifié les inscrits maritimes, « ceux qui sont dès l'enfance, petits mousses dans nos barques de pêche jusqu'à l'heure où le recrutement maritime nous les amène sur nos navires de guerre. » Ce sont de bons marins, incontestablement, qui à vingt ans ont déjà 7 ou huit ans de navigation derrière eux, mais ce sont aussi des garçons dont les leçons de catéchisme ont constitué l'essentiel de l'instruction. Les matelots avec qui Loti se lie d'amitié et qui servent de modèle pour les personnages de ses romans, sont des engagés volontaires plus instruits ou d'un esprit plus curieux que les inscrits maritimes. Ceux qui sont passés par l'École des mousses y ont suivi un enseignement général en parallèle de l'enseignement professionnel. Ils ont échappé à l'alcoolisation précoce qui affectait le milieu de la pêche. Loti fait preuve de sollicitude envers les pêcheurs, on le voit recueillir des fonds pour les veuves et les orphelins de la *Petite-Jeanne* de Paimpol, sombrée en Islande. Dans l'appel qu'il lance dans le Figaro en mai 1887, il évoque les « frères de ceux que j'ai appelés Yann et Sylvestre ». Mais connaît-il la réalité de la pêche ? Alors qu'il documente avec exactitude le quotidien

des marins de l'État, Pierre Loti n'est pas crédible dans sa description des pêcheurs d'Islande. Nous sommes bien dans la Bretagne rêvée que lui reprochait Maupassant. Il note bien dans son roman la légère ivresse des marins au pardon des Islandais à Paimpol, il nous montre, le dimanche soir, les paysans qui boivent au cabaret, mais se sont surtout « les vieux qui se contentent avec de l'eau de vie ». À bord de leur goélette, les pêcheurs « avaient bu dans leurs écuelles du vin et du cidre » nous dit-il. Mais ce n'est ni le vin ni le cidre qui étaient au cœur du problème. C'était une mauvaise eau-de-vie fournie par les armateurs. Tous les témoignages, tous les documents concordent, et les rapports de la Marine nationale le confirment : la ration quotidienne à la grande pêche était de 25 cl d'eau de vie bon marché, avec distribution fréquente de rations supplémentaires, sans parler de ceux qui échangeaient, avec les mousses par exemple, leur ration de vin contre une ration d'eau-de-vie. En pratique, la consommation moyenne pouvait atteindre et même dépasser un demi-litre par personne. Loti méconnaît cette réalité, et n'évoque jamais la violence quotidienne, les conditions de travail effrayantes, l'absence de mesures de sécurité.

À titre personnel, l'officier Julien Viaud ne se sent pas concerné par l'alcoolisme. Il écrit à Plumkett, dans *Fleurs d'ennui* : « Vous savez bien que je suis aux trois quarts musulman et que je n'ai gris qu'une fois dans ma vie : c'était à New York un soir où j'avais été convié au banquet d'une société de tempérance. Les policemen m'avaient rapporté à mon bord ». Comme on peut le constater, il ne perd pas l'occasion d'ironiser sur l'hypocrisie du puritanisme américain. En revanche, il ne se montre pas très loquace sur le cannabis et l'opium, largement consommé par les Européens en Orient, par les artistes et les intellectuels, et Loti est tout cela à la fois. Pierre Loti rappelle que l'équipage mène à bord une vie d'une grande austérité, et la quasi-abstinence est la règle. Il utilise à plusieurs reprises des expressions telles que couvent ou cloître flottant. Les matelots que décrit Loti ne boivent que lorsqu'ils ont l'autorisation de sortir à terre. Malheureusement, ils ne savent pas se contenir, et beaucoup, comme Yves, ne supportent pas l'alcool – précisément parce qu'ils n'en ont pas l'habitude. Yves n'est pas intoxiqué, et n'est pas en état de manque lorsqu'il reste plusieurs mois sans boire – contrairement à son père, véritable alcoolique. Loti ne dissimule pas les débordements auxquels peuvent se livrer les matelots en escale, et reconnaît y avoir lui-même pris part. Ces excès, il les pousse à leur paroxysme dans un conte jubilatoire, *Les trois dames de la Kasbah*. Une histoire de beuverie énorme, qui ne se termine bien que pour les trois chiens et le petit chat, juste retour des choses, car l'homme n'est pas toujours tendre avec ces pauvres bêtes. L'alcool, qui désinhibe les matelots bretons, ne leur fait pas perdre toute notion de bienséance. L'ivresse excite même leur compassion envers les animaux, et ne fait pas d'eux des mécréants (s'ils ne vont pas avec la fille de la Kasbah, c'est parce qu'elle leur rappelle la Vierge qui orne une église de leur enfance). Les trois marins basques (et pourtant, Loti aimait les Basques, il l'a prouvé !) auront moins de scrupules mais seront sévèrement punis.

Même lorsqu'il boit, le marin n'a rien à voir avec ces soldats de l'armée, décrits sans complaisance par Lucien Descaves dans *Sous offs*. Loti n'a pas de mépris pour les soldats, dont il comprend la misère morale dans le *Roman d'un spahi*, mais il préfère ses matelots. Selon lui le moindre grade dans la marine, est la marque d'une compétence reconnue et d'une longue expérience, tandis que ces pauvres galons de laine, dans l'armée, arrivent vite au premier venu.

Curieusement, Loti ne fait aucune allusion à l'alcool dans *Matelots*. Il nous montre dans *Mon frère Yves* quelques officiers marinières qui sont de véritables alcooliques, et soulève là un problème qu'il ne faut pas nier. Ayant accès aux boissons de leur choix dans leur carré, les gradés peuvent boire régulièrement. En général, ils ne sont jamais ivres, mais certains absorbent régulièrement des quantités d'alcool excessives, et deviennent dépendants. L'habitude qui se transmet, la monotonie de la vie à bord, peut-être l'absence de perspectives, les conduisent à boire : « les anciens, qui passaient devant, le goudron, le vent, le hâle, l'eau-de-vie, leur avaient composé des minois de singe ». C'est ainsi que l'on s'imagine les trois maîtres de la Médée, qui poursuivent le frère Yves de leur vindicte. Cependant, ils sont minoritaires, et d'autant plus que la répartition du personnel entre les différentes catégories est très différente de celle que l'on observe aujourd'hui. On notera que Loti n'évoque

jamais le cas des officiers, sans doute par prudence vis à vis de sa hiérarchie parce qu'il n'est jamais bon de critiquer le « grand corps ». On peut raisonnablement supposer qu'il y avait quelques alcooliques dépendants parmi les officiers de marine, mais dans l'ensemble la marine de guerre était sobre. En proie à des démons intérieurs, d'une violence qui se libère sous l'effet de l'alcool, s'imaginant victime de son hérédité, et connaissant pour finir la rédemption à travers l'amour de sa femme et de son enfant, Yves est un personnage romanesque, dont Pierre Loti n'a jamais voulu faire l'archétype du marin. Une fois de plus chez Loti, si les détails sont exacts, l'essentiel est œuvre d'imagination.